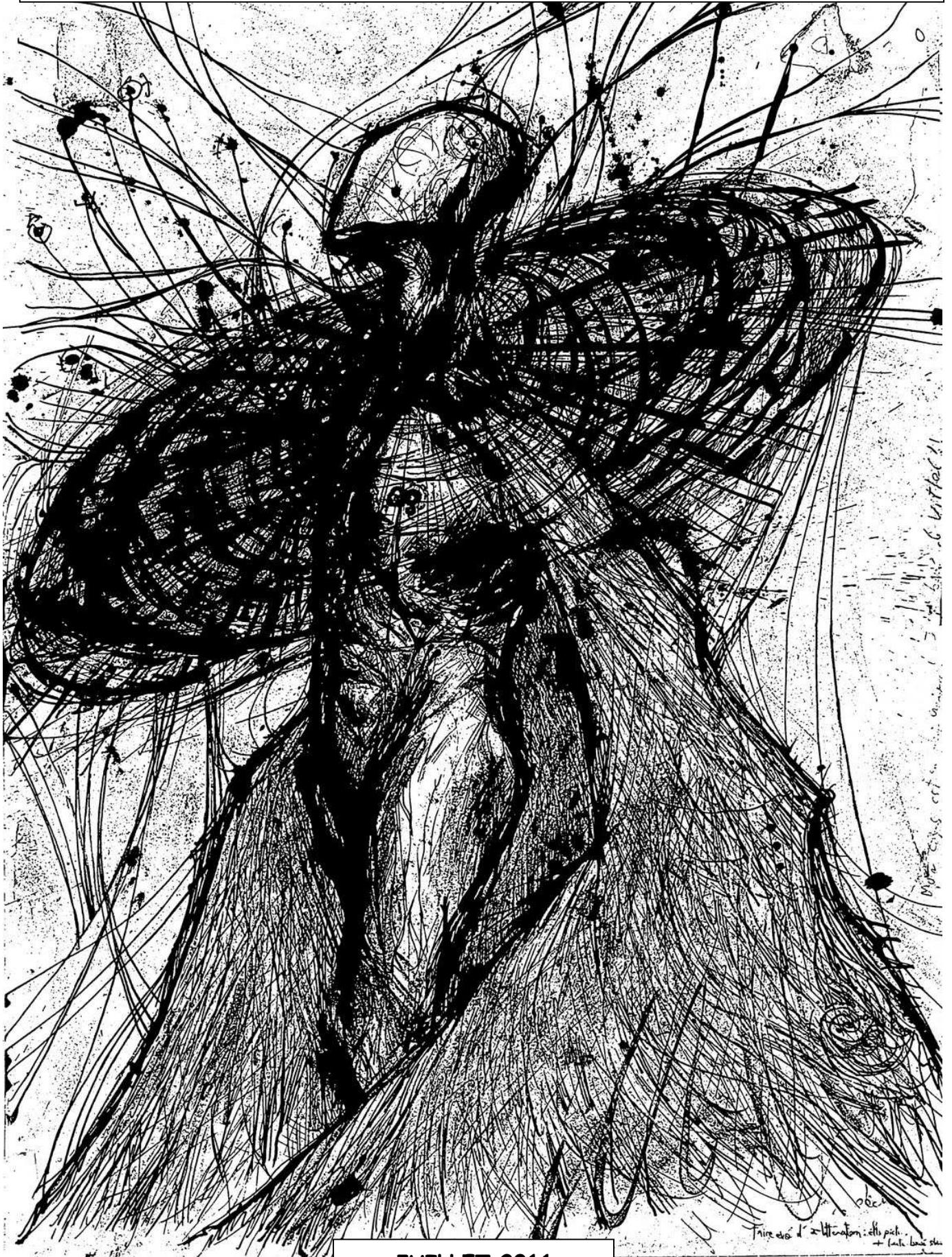


1€

COCKTAILS MONOTONES

N°2

Revue de poésie et d'opinions plus ou moins éclatées



JUILLET 2011

SOMMAIRE

EDITO	2
ANTON KARMAZOE	3
DENIS HAMEL	11
FLORIAN TOMASINI	12
CASIMIR KUBIAK	13
JEROME FLIPO	15
THEOPHILE VAST	16
FRANCOIS CORVOL	17
DENIS HAMEL	18
CLAIRE CEIRA	19
JULIEN FAURE	21
JULIETTE GUERREIRO	22
PIERRE SAUNIER	22
ORCI ROSE	23
KOSUKE	24
LAURE GIROIR	27

[REMY BIN : dessin de couverture]

[Pour tout contact avec la revue : maildecloud@gmail.com]

EDITO

Après un premier tour de chauffe, Cocktails Monotones revient pour un second numéro, toujours fidèle à sa ligne de conduite : rassembler des hommes et des femmes dont l'écriture n'est pas forcément le métier, mais dont le talent, la sensibilité, l'originalité, méritent qu'on donne à lire leurs textes, leurs poèmes. Nous ne portons ici nulle théorie au regard de la critique, nous n'écrivons pas de manifestes. Il s'agit purement et simplement d'une envie de partager cette création neuve, sans autre prétention que d'apporter un certain plaisir esthétique au lecteur, du moins l'espérons-nous. Puissiez-vous y trouver le vôtre au fil des pages de ce second numéro.

Pierre SAUNIER

Des baisers de ta bouche

[Sensation 1]

Le château de cartes de ta chair lentement s'écroule
je le regarde comme je regarderais
les vagues de la mer
Ce papier qui se froisse
cette peau qui se dérobe
c'est avec calme qu'ils se meurent
Ils glissent
comme une eau sur leur tréfonds d'os et d'épaves
Ma langue bateau mes doigts requins y font naufrage
je me noie dans ton vieillissement lent je le bois
ma bouche embrasse des galaxies de lépreux
chaque parcelle moribonde de toi vivante
Faire l'amour
au fond
c'est lécher des plaies

[Pensée charnelle 1]

Renoncer à la vie pour écrire
le corps vissé sur une chaise de bureau pivotante
à la recherche de la parole sacrée
qui n'est pas encore née
La fumée gravit des montagnes d'ongles
le verbe suit des routes d'eau pure sous les égouts
qu'est-ce que j'aurais gagné à poursuivre
leur cours jusqu'à la noyade ?

tu es vêtue de fièvre douce
te toucher
c'est éprouver la rage de la matière
la rage de l'esprit tombe
je deviens pierre
je deviens feuille
posé sur toi comme le corbeau je te tache de noir
tu es le saint accord de tout ce qu'on respire
en un seul corps
en une seule voix
la musique suprême de la glaise

Je t'effleure
et je tue toute pensée

tu es plus tendre que la nuit sur une fenêtre ouverte
en plein été quand les chats dorment
plus tendre que la prière soufflée à la bougie
par l'enfant qui veut être immortel
Et mes caresses sont des prières
à ta face dormante d'arbre
des prières matérielles sans vie ni mort
des glissements
et notre sueur mêlée devient le fleuve sacré d'Inde ou d'Egypte
celui où l'homme se baigne pour croire à d'autres vies
celui qui n'est que pisse et terre
et poisson mort et cuir de vache

[Nourriture 2]

Je comprends à présent pourquoi les vaches sont sacrées sur le Gange
de berge en berge leur lait nourrit
de grands roseaux grimpant vers des soleils-lézards
Et descendant le fleuve comme un grappin je garde
à tes deux faons jumeaux ma gorge suspendue

Mère Soeur Nourrice
tu tiens mes intestins en ta sainte possession
comme des offrandes fumantes
posées sur ton autel aimant et tiède

je me mets à genoux
je me prosterne
et quand sur moi par charité tes yeux se posent
mon coeur botté de terre s'assoit à une généreuse table de ferme
où des mouches lentes bénissent le plat divin de tes mamelles
gorgées de lait
et d'eau de vie

Quelle engeance de vie circule en notre fleuve
elle a le goût amer des premières bouffées d'air
hurlées
par cet enfant expulsé du vagin
dans la vie neuve et sèche qui lui tend ses ongles
et l'embrasse
d'écorchures
De mon rêve à ta peau un long chemin s'étire
- mes rêves je m'en branle c'est ma main
te caressant qui m'ouvre le passage

faire de nos corps nourriture
et d'un même geste abolir tout besoin

de boire de croire de respirer
ailleurs qu'en notre alcôve
nous refermons sur nous notre autarcie de chair
et je creuse mon sillon
le cycle se poursuit
nous approchons du paradis perdu

[Erotisme 5]

Pigeon perché sur ta lucarne ovale
qui bois dans la gouttière
du sang de poupée blonde
j'égrène un à un comme une chair de pêche douce
tes poux dans mon gosier

Ta viande contre ma viande
sales enveloppes de chair bègue
voilà l'ambiance
avec la glaise je nous invente des ailes de fées
et je te rêve un corps d'étincelles tournoyantes
Ton ventre
un mystère qui descend des hautes terres dans la nuit
et l'orage
et la neige
portent en eux une douce atmosphère de feu de bois
comme le souvenir d'anciennes peurs domptées

Tu ressembles à la mère
que j'aurais pu avoir
tu ressembles au sommeil
qui ne vient plus
quand je l'appelle pas même un écho ne répond
pas même ma propre voix
perdue dans la chambre aux fantômes
ne peut défaire sa jugulaire
tu es mon mors aux dents
une cigarette qu'on serre en soi
pour s'assurer que cette vie
est toujours là
pareille qu'avant
qui s'était juste
un peu assoupie

Toi qui portes la mort en toi
distribue-moi de tes caresses de vie
de singe hurleur je deviens vague
aux dents longues à la langue parfum
lentement naissant et renaissant d'elle-même

de son propre mouvement

Mais au plafond des mouches m'appellent
mon oeil ta peau les monstres sur ma tête
jamais je n'arriverai
à habiter l'instant

l'éternité n'est plus il faut laisser
se forger le souvenir
de ces lumières déjà passées derrière l'épaule
déjà il faut laisser
ton corps paisible sur la mer endormie
et plate
ton ventre île violée ruisselant de neige chaude
comme un trésor dans une flaque d'eau

[Paradis terrestre 1]

Lentement s'ennuyer dans la glaise
mouvante et chaude de son amour
qui a pris forme dans ce corps de fille
qu'on connaît depuis mille ans
à côté de qui l'on peut s'asseoir sans lui parler
seulement la main dans ses cheveux dormant
et nos yeux au plafond fixent une tache de mouche morte
car dans la contemplation de cette tache
nous enfouissons toute notre raison d'être

et le temps passe

[Psychose 1]

Elle se serre contre moi, elle est toute petite
je la vois je l'entends
elle rit dans ma poitrine elle la soulève
je respire enfin je respire
dix minutes je respire
elle doute elle n'y croit plus
elle a tout oublié
elle enfouit son visage dans une cagoule pour me masquer son rire
j'emporte les bons souvenirs
je n'emporte rien

[Solitude 0]

j'emporte un peu de ressac dans l'oreille
je suis une conque de vieille mémoire
d'éclats de miroir

et d'éclats de voix
j'ai dans la tête ton dernier geste
et l'électricité qu'il m'arrache
fait vibrer toute ma peau hérissier tous mes poils
sur mes mâts j'ai hissé des voiles en patchwork
morceaux cassés de ta figure à présent morte
tu n'es plus là
tu es sous terre
et tu ressembles à Dora Maar
j'ai la tête pleine de riz
je troue mon jean pour faire pitié
dans la rue des volets se ferment
une tête de bois à chaque fenêtre
j'arpente les caniveaux je compte toutes les lumières
tous les trous dans la tombe d'où je peux m'échapper
j'y reste
je m'endors
Les vers de terre qui courent
entre mes dents
et sous mes ongles
me balancent de l'or au visage
je suis un clochard assis sur sa propre tête
qui compte ses poux et qui compte les étoiles
combien de poux filants combien de lunes fendues
je les compte et je les oublie
J'ai la vie devant moi
- âme, ma soeur âme, ne vois-tu rien venir ?
- à l'horizon une grande bobine de fil à pêche
où s'accrochent quelques bouquets d'algues sans odeur
Ne retenir que les bons souvenirs
ne rien retenir
j'ai la tête vide et des baisers y dansent
sans s'accrocher à aucune bouche connue
j'ai mis mon torse à nu
et d'un tonneau fictif j'appelle le soleil et les chiens
mais rien ne vient mais rien ne vient

[Pourriture 1]

la recherche du bonheur ne serait plus
qu'une chasse aux coquillages
dans une prairie grillagée où il fait grand vent
les feuilles d'été m'étreignent et le pampre des vignes
de loin me sourit
mais où es-tu
bouche qui t'ouvrais à chaque chose
toi qui te caches en un visage défiguré
comme une peinture rupestre sur la paroi interne de mon crâne

Cagoule
ô cagoule
mitrailleuse de ma face je te hais
visage ancien tu es au bout du monde
dans un pays où les yeux sont d'argent
où la mer te secoue
cheveux blonds d'herbe cheveux aimés
j'aurais voulu baiser vos remous dans les algues
et des mains te caressent
des mains t'embrassent
des mains te hument
que jalouser de plus beau qu'une odeur
je les sens je les hais ces vers crochus dans tes cheveux
je les hais
je les hais
et encore je les hais

[Psychose 2]

Attendre encore pour vivre
de tous côtés la vie m'appelle et ma face dans la glace
me ferme le passage
ô femme ô douce entre les douces
j'entends ta voix d'ici
toujours trop tôt toujours trop tard
ta gueule
ô douce entre les douces
ta gueule
de loin entre mes lignes qui forment une immense grille je te caresse le souffle
ton odeur est celle de la vigne en automne
ton odeur n'est pas celle du feu ou de la foudre
en toi je vois un grand paysage parcouru d'insectes somnolents
des buissons de lierre doucement fleurissent et des chats s'y prélassent
dire que ce sont ces chats et ces fleurs qui déchirent
d'heure en heure ma vie patiente d'arbre sans feuille
Et je pense à ces deux seins magnifiques offerts pour rien
dans un pays né de l'angoisse
pour un bras un peu large pour une voix un peu grave
pour une envie
pour un hasard
dieux devenus balles anti-stress
au profit des gorilles
je jongle dans mon crâne avec des images de toi
comme avec des figures faites de lave en fusion
et tu te tais dans mes souvenirs
tu ne dis rien tu parles avec les yeux
tu as des yeux comme des aurores du bout du monde je les revois en rêve
je vois ta face dans le ciel noir

et cette face empeste le mépris et l'oubli
tu as des yeux comme des aurores et je me roule dedans
je les écrase
je pisse dessus comme un clébard sur un réverbère
tu ne parleras plus
tais-toi je connais ta parole
et ton silence
je le devine
il dit qu'il n'y a plus rien
que pourrait-il dire d'autre
je me cache dans ton nouveau mutisme
je m'y terre je l'embrasse
je le serre à pleines dents
je le broie
à plein coeur

[Dégoût 13]

et ce bruit qui secoue
la double herse de mes lèvres
c'est le rire de l'idiot qui ne comprend pas
où sa vie passe
et qui se sent floué
devenu boue pour une fille qui ne valait peut-être pas grand'chose
passée un soir dans un café

[Souvenir 4]

et qui avait surtout de très beaux seins que l'on voyait dormir
au fond d'un col profond comme une combe de neige
qu'elle avait entrouvert pour fumer
sans avoir à gêner le mouvement de sa nuque
de sa main à sa bouche
de sa bouche à son tube de désir

[Souvenir 5]

sur le quai de cette gare de grandes bandes de fumée montaient autour de nous
et nous étions assis chacun au bord d'un rêve
sous la nuit allumée pour nous
par de lointains extraterrestres
Dans le dernier wagon du train de dernière classe
dans des labyrinthes d'arbres morts et de tôles
tout contre mon épaule
c'est ton souffle qui dort

[Sensation ∞]

voilà
dans ma mémoire prenant forme et couleur
le froissement vert de notre corps dormant
sur le torse d'un pré parcouru par les mouches
dans ma mémoire et devant moi
s'offrant à ma vie en tous sens
la douceur rajeunie de tes deux frêles épaules
comme des galets serrés
dans chacune de mes mains
le nez planté dans l'herbe
allongés
au soleil

DENIS HAMEL

Sans titre

quelque part un amour brûle
personne ne connaît le chemin
où va la fumée d'encens
le chat est dans les branches

enfants cachés au fond d'une barque
laissent l'eau les emporter
et le héron attentif surveille
la danse immobile des roseaux

c'est la saison des suicidés
les fruits mûrs tombent des arbres
savoureux de sombres parfums
sucrés comme une lettre d'adieu

les mouches tournent follement
dans les couloirs de l'institution
quelque part un amour brûle
personne ne connaît le chemin

enterrement (in memoriam Roger Grosset 1931-2011)

ils ont mis le cercueil en terre
et moi le petit frère que je reste
n'ai rien fait que regarder la terre
le recouvrir dans nos mémoires

toute la pensée que j'ai de lui
recouverte de terre et de fleurs
la terre jetée comme une voile noire
poussée par le temps et l'oubli

et nous nous somme là piétinant
fumant une dernière cigarette
parmi les tombes ensoleillées
un chemin de gravier traverse l'herbe vive

bientôt le cortège ondule
une dernière parole pour celui qui n'est plu
une dernière plaisanterie peut-être
le dieu cannibale a tourné son visage

FLORIAN TOMASINI

POUSSIÈRES, PIERRES

Une terre fiévreuse, battue, retournée chante un peu
C'est le plein soleil, le vent agite sa poussière
Le plein soleil lui donne une couleur : celle du sang
Le sang de la terre foulée un milliard de fois
Converse avec ce même sang, cette même irrigation dans nos têtes
Nos cerveaux nuancés, embarquent un foin saisonnier
Nos cerveaux enlacés gagnent quelques poussières d'été
Nous cherchons l'ombre où le château
La pierre froide et l'obscurité
Nous cherchons le sang imbibé
Le sang scellé dans les colonnes
Les interstices et les voûtes
Nous cherchons la lumière filtrée

ooo

Sans titre

J'entends une plainte, j'entends un calme
J'entends une aile brisée
Une mort qui saisit son luth : elle chante
Je me tais, nous ne disons rien
Je ne me plains pas à vrai dire : je pense à des ambiances
Des coins de terre, d'air, d'immeubles et de régions
C'est un vase clos, un vase fissuré
De belles entailles saignent, émettent des sons
Des cris des années et une jeunesse
Je suis parvenu au terme de cette étude : rien ne vieillit
Ou plutôt rien ne meurt tout à fait
Qui sait, je vivrai peut-être cent ans
Je devancerai peut-être les biens-portants

Etienne Deuvre

Etienne Deuvre, complètement ivre, plongea son corps dans la chaleur du bain. Tête tournée vers le plafond, il imaginait quelque forme, de quoi divertir son esprit, la rondeur d'une fesse peut-être, mais qui s'apparentait là à une cuisse de poulet. Le téléphone sonna. Il cria "Irina ! Non, comment elle s'appelle ? Svetlana ? Svetlana ! Le téléphone !". Une femme au nom incertain décrocha au bout de la cinquième sonnerie. "Chéri c'est ton travail !". "Merde !" lança rageusement Etienne, pourtant heureux du charmant "Chéri" prononcé langoureusement avec un accent slave. Il cria "Dis-leur merde ! Plus de contrariétés !" et pensait intérieurement "Malheureux, je suis trop malheureux". Cela faisait trois mois que Monsieur Deuvre, riche avocat d'affaires, ne se rendait plus au bureau et pourtant ils s'obstinaient encore à l'appeler, indispensable qu'il était au bon fonctionnement de l'entreprise. Mais il avait comme projet de ne plus rien faire que dépenser ses économies, son héritage, l'héritage de sa femme décédée il y a trois mois, en alcool et en poules de luxe, des escort girls contactés sur internet. Il y avait des filles de l'Est avec dans les yeux comme des airs de violons, des africaines aux hanches pleines, des asiatiques aux corps graciles et aux petits seins, c'était les vietnamiennes ses préférées, quand il était bien ivre il leur demandait de s'habiller d'une longue robe blanche et il les regardait dérouler leurs longs cheveux noirs en sanglotant, cela lui rappelait son enfance passée à Hanoi, les jeunes filles qui se rendaient à l'école montées sur des vélos. Aucune ne lui faisait oublier sa femme et il s'enfermait dans des souvenirs et des considérations grotesques. Deuvre, dans son bain, entre deux rasades de whisky, se souvint des dauphins dans la baie d'Halong et il se mit à clapoter dans l'eau, faisant un rond avec sa bouche comme un poisson. Femmes, dauphins, femmes au corps de dauphin. Et des baleines ! Oui il avait vu des baleines aussi, c'était la plus belle chose qu'il ait vu, ha ! Sa femme était aussi belle qu'une baleine, plongeait avec autant de grâce dans l'océan comme dans les draps et la main de Deuvre qui glissait tout le long du dos lisse jusqu'à n'en plus finir, c'était une géante, il devrait peut-être commander une de ces grandes blondes du Nord, qu'il habillerait en Valkyrie, un casque avec des cornes, et des habits de fourrure, oui, tout en poussant du Wagner à fond. Deuvre s'était promis depuis la mort de sa femme de ne plus jamais faire l'amour, les filles il aimait les regarder plutôt qu'elles fassent semblant de jouir. Il avait fait installer une petite scène dans son immense appartement et il les faisait jouer des pièces de théâtre. L'amateurisme des poules rendait le spectacle charmant, comme un spectacle de fin d'année d'une classe de maternelle, elles déformaient allégrement des tragédies de Racine et Deuvre assis sur la moquette riait, applaudissait frénétiquement, restait parfois songeur un instant avant de se mettre ensuite à pleurer à chaudes larmes, au beau milieu d'une phrase, pensant à sa femme, qui aimait tant le théâtre. Il y avait un grand portrait d'elle qu'il avait fait après sa mort par un peintre reconnu, à la manière de ces beaux portraits de la Renaissance, il avait allumé en-dessous quelques bougies et aligné des cadavres de bouteille. C'était comme un de ces petits autels qu'on trouve à l'entrée des forêts japonaises et il s'endormait devant, à même la moquette. Dans ses rêves elle apparaissait toujours belle, fantomatique, devant des voiles de gaze, souriante et épanouie, dansant dans un

pré au beau milieu de dolmens dressés contre le ciel. Elle semblait lui tendre la main et l'inviter à la rejoindre mais il finissait par se réveiller, chaque fois de plus en plus misérable. Deuvre avait même un jour fait répéter les filles une sorte de ballet qu'il avait imaginé sur une musique de Debussy, une sorte de danse de nymphes où lui-même jouait le rôle d'un satyre avec des dolmens en cartions sur la scène. Il essayait de la rejoindre, rejoindre l'idée de sa femme dans toutes les femmes. Deuvre dans son bain se servit un verre de Porto, c'était le verre de trop, il s'endormit et se noya dans son bain. Sa face ruisselante atteignit le paradis, un pré vert où dansait sa femme au milieu de dolmens.

ooo

Poème pour enfants

C'est une marche d'oiseaux bleus
La couleur des fleurs sur la lune

Arriver au noyau d'une pêche
La part du vertige
Je n'y ai jamais vu le château
Ses chevaliers et ses dames
La noblesse de leurs traits
Les chants qu'on y chantait

Je suis tombé dans le lac des poissons bleus
La couleur des fleurs sur la lune

Le calice dans le noyau
Ses chevaliers et ses dames
La noblesse de leurs traits
Etait-ce hier ou jamais ?

C'est une forêt d'arbres bleus
La couleur des fleurs sur la lune
C'est une forêt d'arbres bleus
Que l'on confond avec la mer

S'évanouit du coeur
Un souvenir de feu
C'était le joyau
Du dernier adieu

Le phénix

Le phénix endormi crépite sur le sable ;
On dit que c'est ainsi qu'il rêve – l'oiseau nu
Aux plumes comme des flammes – rêves têtus
Qui ressassent la mort, ce désir inlassable.

On dit que sa mémoire a puisé l'impensable
Et, dans les étoiles, qu'il reste suspendu ;
On dit tant de choses qu'on oublie ce qu'il fut,
Ce phénix aux naissances multiples, ce *diable*...

*On oublie que sa mort fait naître le désir ;
Le désir de mourir et dormir sur le sable
Et sous le ciel brûlant et le soleil semblable*

*Aux cendres de la mer où la lumière affable
Fait naître les diamants... On oublie que ce diable
Crée l'azur... le vent... et fait mourir le désir.*

ooo

Fourmi

La fenêtre pleure, et de grosses larmes ruissellent
Sur sa vitre, et de longs sanglots résonnent dehors.
La fourmi ne connaît pas le visage où se mêle,
Dans la pluie, le glissement des pleurs sur le décor.

Au-delà des fenêtres, c'est le monde, ma belle,
Qui pleure à grosse goutte, et qui vole mon remord
De ne pouvoir partir hors de notre citadelle.
Ah ! Fourmi, ne feins plus cette ignorance du sort !

Ecoute : quelque part, l'Homme – que tu ne vois pas –
Est en perte de lui-même ! N'entends-tu pas ? L'Homme
Est en peine de son âme ! Et toi – vive astronome

Du sable s'amoncelant parmi les graines – comme
Un désert Immense – Fourmi – seule – je te nomme
Sans te connaître. Eh ! Deux aveugles n'existent pas...

THEOPHILE VAST

Berthe et les strangers

Je me suis offert un papillon.

Une version sophistiqué du coupe choux, l'indispensable du gangster.

Du moins, à une certaine époque. Il n'y a plus de tradition, même chez les méchants.

Alors chez les gentils...

J'écrivais ces lignes dans ma cave, d'une main, l'autre étant prises par la découverte de mon nouvel accessoire.

Comme un inspecteur New-Yorkais; dont l'haleine noircit par les cigarette milieux de gamme et le café suffisait à faire avouer le plus grand des truands; immobile et froid, j'intimidai l'araignée Berthe collé à mon plafond.

Une sacré bestiole, des années que je n'avais pas fait le tri dans ce qui était devenue, l'allégorie de mon esprit tourmenté. Elle avait eu le temps de grandir en paix.

J'avais poussé quelques carton installé une prise électrique, et commença à écrire dans cette ambiance insalubre.

Le territoire de Berthe, était un peu comme l' Amérique du 16e siècle, encore vierge et pleine de mythes.

Une sorte d'initiation à la vraie vie d'artiste. Aventure, humidité et tabac.

FRANCOIS CORVOL

EXERGUE

À tous les corps esseulés à tous les ponts métalliques
Aux nuits claudiquantes, aux refrains égarés
Aux instincts dérobés, aux bouches ouvertes aux sonorités
Je dévie de la marche, je dédie ce tracé clair
Les mains qui nous regardent
Rêvent de pianotements, les hanches
Qui nous observent rêvent de clapotis sur les traversins
As-tu déjà connu l'ivresse des pôles, la syllabe biaisée
Des touches qui se promènent ? Absurde comme l'éternité ?
Partiale comme la chute d'un pétale de raison
En proie aux vents contraires ? L'étoile sous ton toit la guerre
Sous ton toit l'amour

ooo

WATT

Ne relâche pas le corail mon ombre
Lève ton drapeau muselé
Ta musique tissée dans la bouche choisie
Ne cours pas résigné sans la tessiture
Te refermer dans ton bruit propre
Ta boîte de manies conservées
Ne laisse pas tomber ton vase ta mine pyramidale
Ta boule de flipper au fond des cavités
Ne perd pas ta rotule dans les courses d'éclaircies
Ne va pas ployer sous un ciel de berceuses
Ces étoiles cantharides ignifugées
N'attend pas crépuscules ou victoires d'intérieur
Quand bien même les ténèbres sont écourtées
Ne fais pas ton lit dans les moiteurs résiduelles
Sales comme des appâts mortes comme des choses
Ne dors pas il est trop tôt la vie la vie
Passe dans l'abat-jour le pas de tes bruits
C'est toi seul qui la construit la déconstruit jouet de soleils
De châteaux de sable sous la pluie dense
Ne va pas donner ton visage aux satellites
Ne va pas te résiner dans un arbre sans vie
Dans la montagne débattue

Ils ne savent pas la veillesse le salé de ton corps la vie
Derrière la fenêtre où la panoplie rôde de bois clairs
Fumer nuit rêver nuit déteindre nuit
Le monde est passager passager comme meute
Comme envisagé
Comme ronde de nuit

ooo

DENIS HAMEL

notule sur la poésie

Dans sa préface aux écrits posthumes de Tarkos, Christian Prigent dit à propos de l'écriture poétique : « ... car si sensation il y a d'un phénomène neuf, c'est précisément parce qu'il rend obsolète les codes de lectures plus anciens. » Nous avons là en quelques mots le résumé d'une conception erronée qui gangrène et paralyse une bonne partie de la critique poétique actuelle, qu'elle soit institutionnelle ou indépendante.

En quoi consiste l'erreur de cette conception ? Simplement en ceci qu'elle considère la poésie comme si elle était une science. En science, un paradigme chasse l'autre. Chaque nouvelle découverte rend caduque la précédente dans l'acheminement infini vers la vérité objective. Certains esprits baignés de scientisme et d'historicisme aimeraient qu'il en soit de même pour ce qui concerne la poésie. Or ce n'est pas le cas. Mallarmé ne rend pas obsolète Villon, Tarkos ne rend pas obsolète Char.

Il n'y a littéralement pas de progrès diachronique en poésie. Seulement une synchronicité totale, chaque auteur étant à lui-même son propre paradigme de vérité et de fausseté, de valeurs et de non-valeurs. Ecrire de la poésie en toute connaissance de cause, c'est renoncer à l'idée de perfectibilité d'une chose transcendante appelée Poésie. Renoncer, mais écrire quand même.

CLAIRE CEIRA

villes, pertes, signes

1

je les ai toujours vus de dos
quand ils se déplaçaient changeant
de trottoir, et coupant court
à ces espaces sans passant
végétaux sans naturel conifères rosiers rouges haies des banlieues résidentielles

dont ils atteignaient la limite
et plongeaient rapidement vers d'autres parties de la ville
loin de mon champ de vision

et je perdais leur passage qui effleurait la surface
de mes vitres d'un mouvement trop glissant trop essentiel
pour donner le temps d'ouvrir

c'étaient des jours où les peuples avaient tant bougé, depuis longtemps,
je pensais à ce qui change en nous quand on part s'en va vivre
ailleurs, dans notre corps même
ce qui fuit et partout se mélange, les chairs, les langues

et je songeais qu'eux aussi
changeaient de voie et d'apparence
insensiblement, par éclairs.

oo

2

dans la lumière intense le tertre et le muret de pierres
où s'étaient en éventail
les feuilles lourdes des agaves
dans le bruit du skate-board claquant sec
contre les bordures et les bancs de ciment
- dans l'habileté -

sous les feuilles grises des agaves,
milliers d'insectes de ce milieu sombre
et leur fausse maladresse de petits guerriers saccadés
- dans la sécheresse -

au milieu des chiens en grappes,
fils et filles échoués, boîte de bière à la main

- dans la destruction -

dans la laideur que mes yeux transportent,
langue verte et grise du mépris lapant
tout ce qui donne forme à son dégoût.

- sous ma langue
comme un amer parfum de feuille

et comme si, soudain, plus rien n'avait de sens
qu'il faille vraiment s'enfuir.

oo

3

je dors à demi
dans le train traçant au travers des champs
des haies des prairies des forêts du printemps trop chaud
son cri, son aspiration infinie.
un magazine ouvert aux couleurs impossibles,
collées sur mon vide.

l'étang reluit et fuit, et lisse son eau verte opaque
les jeunes arbres courent bordant les bois.
la ville approche.

sur les longs murets de béton
sont venues se peindre en fraude
des lettres aux angles arrondis, imbriquées, trapues
on ne comprend rien au sens qu'elles portent,
elles parlent pour elles, elles se tiennent là.

que blessent en nous le gris uniforme, l'angle droit, les perpendiculaires
quelle peau humaine en nous s'y écorche,
s'épuise et cherche encore des signes
et quels mouvements proscrits, surgis du danger de vivre,
de la vie impossible et couverts par la nuit
viennent ici se déposer, nous reprendre ?

Mademoiselle

Je ne vous parlerais pas de miséricorde, ni de commisération envers moi; mais peut être, avec la prunelle d'un automate, sur un marché noctambule, où l'on vend des chevrotines de miel dans des atlas en cristal, j'aimerais vous avancer à mon dessus, et comme des larmes enfoncées des disques de girandole, je veux que vous y trouviez mon sens pour votre pitié. Et quelle pitié auriez vous de moi, si je n'étais qu'un immense délice comprimé dans un mortier de plantes humaines, et avec mon Esprit une fente évasée d'où jaillit un large plancher limoneux. Vous avez pitié de moi, et vous avez raison. Car j'ai de la peine à dire, mais néanmoins j'ai tout autant d'affabilité depuis l'illustre Raison, en considérant les autres comme je me considère moi, c'est-à-dire comme un muscle qui aime l'apologue, que je puisse éprouver une si vive douleur si au demeurant je considère la jouissance. Mais attention; une jouissance pour moi-même m'est autant de conciliation qu'il est pour la jouissance des autres un soulèvement de ma part. En partie donc, je respecte l'humanité, car je la respecte en tant que domination d'une tare agricole, un poids lourd, naturel et funeste qui pressait sur les Hommes d'autrefois (carence, inconfort, maladie, froid, dents pourries etc.), et qui même dans les générations futures persistera, bien dans d'autres enjeux et sous d'autres formes. Ce qui n'est pas pour un Homme seul, mais qui le rejoint par les autres, est sa prépondérance sur des problèmes reliés à l'origine, des problèmes du moins qu'il a vite jugé entravant.

Mais ailleurs, sur des brindilles informes, il y avait et il y aura toujours de l'éjaculation. Et bien même l'éjaculation physique, c'est-à-dire l'émission de sperme par un individu mâle. Dans la partie figée de moi-même il n'y en a guère, mais je la compose dans l'unique conception, je reste, à moindre mesure, impavide, et face au danger qu'il y a pour moi de sentir, et plus justement de respirer cela, je préfère déridier l'enfant dont la globule de sperme serait suspendue au bout de la griffe, et avec la liberté acariâtre d'un jeune et gentil con. Mais aussi, il y a le Julien attaquant, et qui l'attaque l'attise, avec autant de précision qu'une lime effilée et tendue entre deux crochets taillés dans un grain de sable. Et maintenant, il lui manque la musique dans la lettre, il lui manque de l'ouïe piquante dans sa murène de son. Et sa musique est comme la racine plantée sur un crâne de Fille, dont le tissu est arraché entre ses deux lèvres comme contractées en ventouse.

C'est vous dire à quel point je ne peux supporter l'éjaculation si je n'en suis pas le père, ou à limite si je ne la vois pas près de moi, prêt à y tenir les poignets turbulents de l'éjaculateur. Non pas qu'il y ait de la jalousie pour son plaisir, son plaisir infini. Au moment de cette éruption brutale, il n'y a pas que le plaisir, il y a aussi de la sensibilité, et une sensibilité artistique. Et l'Orgasme artistique est mille fois plus puissant que l'Orgasme mécanique. Et il y a trop d'Art en vous, comme il y en a trop dans ma beauté sexuelle: Et les courbes fibreuses de l'Etre fusant depuis un astre, où il n'est que le Sexe en javelots pour nous faire taire:

WAKE UP !

Julien

JULIETTE GUERREIRO

Répétition, répétition, répétition

D'abord j'ai envie de te parler
Et puis que tu me parles
Nous sommes quelque chose de commun
Au risque de la vérité.

Je voudrai partir avec toi plus de deux jours
Pour ne pas oublier le bruit de la répétition
Comme si nous commencions par le début encore

Et je te dirai dans un regard oblique dans notre demeure,
Dans notre enfance, au souffle noué, je te dirai
Combien nous nous sommes manqués,

ooo

PIERRE SAUNIER

Comptine

Je te reverrai
Un jour

Tout sera à nouveau simple
Passager

Je suis un passager
Qui regarde à travers sa fenêtre

Je suis un étranger
Qui peut mieux me connaître

Que toi
Je te reverrai un jour

Et tout sera à nouveau simple
Passager

ORCI ROSE

Les eaux des dames les bains de lait
La fleur des pluies Le corbeau de verre
Le dauphin des cours célestes

◦

Les rouges et la langue

Les arbres comme des oiseaux

Le tour de la carafe

Les grandes métropoles comme une maladie

◦

L'océan blanc dans les piscines de joncs.
Les colombes se promènent dans les marchés;
La colombe bleue et les minarets de lumière.

◦

lumière sur la piste de danse
Les lampes d'étoiles
Lèvres blanches des fruits

KOSUKE

Marco

-Maman ne reviendra plus parce que je l'ai tuée, dit Marco, dans l'ambulance.

Les paumes de ses petites mains étaient couvertes de bandage, de sang et d'éclats de verre.

- Mais non, tu ne l'as pas tuée, lui dis-je, en appuyant fort sur ses aisselles pour garder ses bras levés et empêcher l'effusion de sang,

Tout au long du trajet, Marco n'a répété que ces mêmes mots : qu'il avait tué sa mère et qu'elle ne reviendrait plus jamais.

Depuis que sa mère avait quitté la maison, Marco passait son temps devant la télé. Je lui disais d'aller s'amuser dehors, mais impossible de le convaincre.

Quand ma femme était encore là, il avait été moins casanier, et elle avait toujours dû aller le chercher dehors à l'heure des repas.

Depuis son départ, il ne supportait, sans doute, pas l'idée qu'elle ne viendrait plus le chercher sur les terrains de jeux. Parfois, ses copains venaient le chercher, mais il se cachait dans sa chambre et ne sortait pas, ou alors il les renvoyait en prétextant qu'il ne se sentait pas bien.

Cependant, il ne regardait pas la télé, comme nous les adultes.

A quatre ans, il ne savait pas que les images sur l'écran n'étaient que la juxtaposition de minuscules signaux électriques : des points verts, rouges et blancs. D'ailleurs, parmi les adultes, qui peut bien y penser en regardant un match de football ou un téléfilm? La plupart des gens perçoivent l'image en deux dimensions.

Marco pensait que le téléviseur contenait plein de vrais nains. Peut-être, ne distinguait-il pas la télé du petit théâtre de marionnettes dans le parc, où nous l'amenions parfois.

De temps en temps, il parlait aux personnages qui apparaissaient sur l'écran, et chaque jour avant d'aller à l'école maternelle, il leur faisait l'offrande d'un bol de café au lait et le soir un peu de ce qu'il avait dans son assiette.

-Ils doivent avoir faim ces lutins, disait-il.

Mes amis m'ont conseillé de l'amener chez un pédopsychiatre. Mais, je n'arrivais pas à me faire à cette idée. Marco devait certainement chercher un objet auquel il pourrait prodiguer de l'affection. Je pensais lui acheter un chien ou un chat.

Un jour dans un supermarché, nous avons vu une petite annonce avec une photo : une dame cherchait à faire adopter son caniche. Puisqu'elle habitait non loin de chez nous, nous lui avons rendue visite sur le chemin du retour.

C'était une vieille dame qui vivait seule dans un petit appartement. Quand nous lui avons dit que nous voulions le caniche, elle m'a paru soulagée:

- Comme je suis malade, on m'a conseillé d'aller dans une maison de retraite. Mais là-bas, on ne peut pas avoir de chien. Je n'ai ni famille, ni amis pour le garder, et je ne voudrais pas l'abandonner dans la rue.

Marco n'avait jamais eu de chien, car ma femme n'aurait pas supporté un animal à la maison.

Le caniche s'appelait Dorothée. C'était une femelle.

Marco la prit dans ses bras. Elle sursauta et lui lécha le nez. L'enfant sourit alors. Avec la dame, nous avons convenu de le récupérer le week-end d'après.

En revenant à la maison, j'ai proposé à Marco de construire une niche pour Dorothée. Marco était content. Il m'aida à sortir des planches ainsi que la boîte à outils.

Mais, après avoir scié les planches, je remarquai qu'il manquait des clous. Je pris mon portefeuille et me rendit à la quincaillerie.

Au retour, je trouvai Marco, les mains en sang parmi les débris du téléviseur. A ses pieds, traînait un manteau. Je me suis précipité sur la prise électrique pour la débrancher. Marco ne s'était pas électrocuté, mais ses mains saignaient, et des débris de l'écran étaient enfoncés dans sa chair. Son visage était pétri de larmes, déformé par la peur, la colère et le regret. Il a crié qu'il avait tué sa mère.

En attendant l'ambulance, j'ai essayé de le calmer mais sans succès. Je me sentais coupable de l'avoir laissé avec la boîte à outils. L'enfant répétait qu'il avait cassé sa mère avec le marteau.

Je lui ai demandé pourquoi il avait pris un marteau. Marco a répondu :

- Parce que maman est partie dans la télé. Elle était contente avec son petit bébé. Elle m'a oublié comme la vieille dame avec Dorothée.

Je me suis retourné vers la télé. Le magnétoscope était allumé. Une cassette était à moitié sortie de l'appareil. C'était la vidéo que j'avais filmée au moment et après son accouchement.

Avec mon épouse, on l'avait pourtant cachée dans le fond du tiroir, pour que Marco ne puisse la trouver. On avait l'intention de la lui montrer quand il serait grand. Mais ma femme avait dû sans doute la sortir quand elle avait pris ses affaires.

Je lui ai répété :

-Non, tu n'as pas tué ta maman. Tu as juste cassé l'écran de la télé.

Mais Marco ne pouvait s'empêcher de se sentir coupable d'avoir anéantie sa mère qui s'était transformée en lutin dans la télé.

L'ambulance a pris un virage, et nous nous sommes retrouvés devant le bâtiment de l'hôpital. En serrant Marco davantage contre moi, j'ai pressé mes lèvres sur son crâne, comme pour lui dire :

-Si tu avais tué ta maman, toi aussi tu serais déjà mort car le bébé qu'elle tenait dans ses bras, c'était toi. Tu n'es pas mort, alors ta maman non plus. Elle est vivante et elle reviendra te chercher un jour.

LAURE GIROIR

Tentative d'épuisement d'un lieu parisien (suivi de Tentative de fuite des lieux parisiens)

Mercredi 15 juin 2011

Heure : 13h18

Lieu : Place Saint-Sulpice, sur les marches de l'église, faute de place à la terrasse du Café de la Mairie.

Temps extérieur : semi couvert, venteux, éclaircies ponctuelles, soleil intermittent.

Déplacements humains : une femme de noir vêtue avance d'ouest en est en regardant derrière elle par à-coups, un homme en sens inverse, transportant deux immenses valises, visiblement pressé, un autre homme, mains dans les poches, traverse au passage piéton en direction de Mabillon, trois femmes et leurs déjeuners à la main s'expriment à haute voix sur la place, une petite vieille vêtue de violet avance lentement, mains réunies dans le dos, vers l'église, deux mamas africaines dodelinent et promènent leurs couleurs chatoyantes, une dame en robe rose parade, un enfant sur le dos d'un homme accompagné regarde droit devant lui, un homme en costume et mallette noire traverse la place en diagonale, un vélo vert passe, qui transporte une jeune fille à lunettes, seconde robe rose, en direction de l'église cette fois, femme à casquette d'ouest en est, homme de grande taille, muni d'un sac bleu de chez Gibert, avance vers elle, trois hommes d'affaires en chemises blanches aux manches retroussées, d'est en ouest, un fumeur regarde au sol, des étrangers se font photographier.

Déplacements animaux (> oiseaux > pigeons gris) : juchés sur les piliers néoclassiques de l'église Saint-Sulpice, répartis sans norme, avancée par bonds de l'un, large envolée collective, retour, certains picorent, l'un tourne autour d'un autre, un pigeon gratte le pavé, un blanc parmi les gris-noirs, envolée partielle, atterrissage parfait, peu de nourriture (recherche ?), quadrillage inégal, toilette entre les plumes, immobilité suivie, marche lente, un groupe se forme, rapprochements, nonchalance générale, petit envol à la suite de passants.

(Il est 13h33)

Déplacements de véhicules : taxi noir dans l'ancienne Rue des aveugles, sur la gauche de l'église Saint-Sulpice, voiture couleur bordeaux à l'arrêt, traversée auto grise, mobylette rouge à deux passagers, taxi noir, camionnette blanche, un homme téléphone au guidon de son vélo, camionnette « Stanley, solutions de sécurité », voiture avec forte musique, scooter de livraison, un bus 63 passe, « Nos très beaux jours, -30% », passage de motard aguerri en panoplie, bus 96 en direction de Montparnasse, cycliste à pull rayé très vélocé, taxi gris, taxi noir, autobus 63, « Jason Statham dans Blitz », taxi G7, Smart noire, trois taxis d'affilé, livraison rapide de sushis, camion jaune de La Poste, bus 86, voiture verte au ralenti, scooter, « coursengo.com », moto orange, taxi Mercedes, bicyclette à panier, décapotable noire.

Heure : 13h54

Lieu : restaurant La crêpe rit du clown

Adresse : 6 rue des canettes, en face d'une pizzeria napolitaine et d'une boutique de montres.

« Composez votre salade vous-même », « Crêpe contorsionniste : œuf, lardons, épinards, crème fraîche : 7€50 », « Et une carafe d'eau, s'il-vous-plaît. », pignon sur

rue, à ma droite, une mère et sa fille attablées, -« Camille ne vient qu'à partir du 22, elle est chiante. », -« Et pourquoi tu ne pars pas plus tard ? », -« Parce qu'Hélène vient du 15 au 20. », -« Ah... », (rires), bruit lointain de moto, robe à fleurs, espadrilles, voix rauque, bruit de fourchettes, bolées de cidre, crêpe au caramel, « CB à partir de 15€ », « Chèques restaurants acceptés », « Interdiction de fumer », table en bois vernis, angles dorés, serviettes couleur saumon, assaisonnement maison, « Nos crêpes sont réalisées à l'ancienne avec du beurre demi-sel. », corbeille de pain tranché, -« Je vous amène la sauce. », bruit de talons sur le pavé, -« Je vais me laver les mains, vous pouvez garder mes paquets ? », salle au sous-sol, Get 27, Baileys, Calvados, -« Et il a été pris à Louis le Grand ? », -« Oui, il a même eu 18 en mathématiques. », passage jeune homme chargé de matériel photographique, -« ça a été ? », homme à béret bleu, « Fête des Pères », « Chez Bartolo », radio allumée, « C'est mon fruit, ma bataille, fallait pas qu'elle s'en aille ». Au revoir, merci.

Heure : 18h36

Lieu : arrêt de bus n°84, place Saint-Sulpice

Position : en face de la Maison de la Chine, des éditions Plon, de The Kooples, de la Mairie du VI^e, dos aux Antiquaires qui se sont installés sur la place, avec (inachevé)

Jeudi 16 juin 2011

Heure : 17h46

Lieu : 76 rue Bonaparte, 75006 Paris

Silence. D'après Wikipédia, de 60 à 70 dB : sèche-linge, sonnerie de téléphone, téléviseur, conversation courante. De 70 à 80 dB : aspirateur, restaurant bruyant, passage d'un train à 80km/h.

Vendredi 17 juin 2011

Heure : 10h54

Objet : tentative de fuite des lieux parisiens.

Situation géographique : train Paris-Dieppe

Départ 10h50 de Paris Saint-Lazare, arrivée à 12h01 à Rouen Rive Droite, Intercities 3107 CIC, Classe 2, Départ à 12h13 de Rouen Rive Droite, arrivée à 12h59 à Dieppe, train 51711, Classe 2, composté à 10h24, carte 12-25 à présenter éch/remb sous conditions, « Prenez garde à la fermeture automatique des portes, attention au départ. »

Samedi 18 juin 2011

Heure : 9h17

Lieu : plage historique de Normandie, sur les galets, face à la mer bleu gris, entourée de mouettes, pas un seul bateau, deux crêperies sur les planches, pans de verdure datant de l'empire napoléonien, dos au Castel Royal et à l'Hôtel de la Plage **, dans l'axe du 12 boulevard de Verdun.